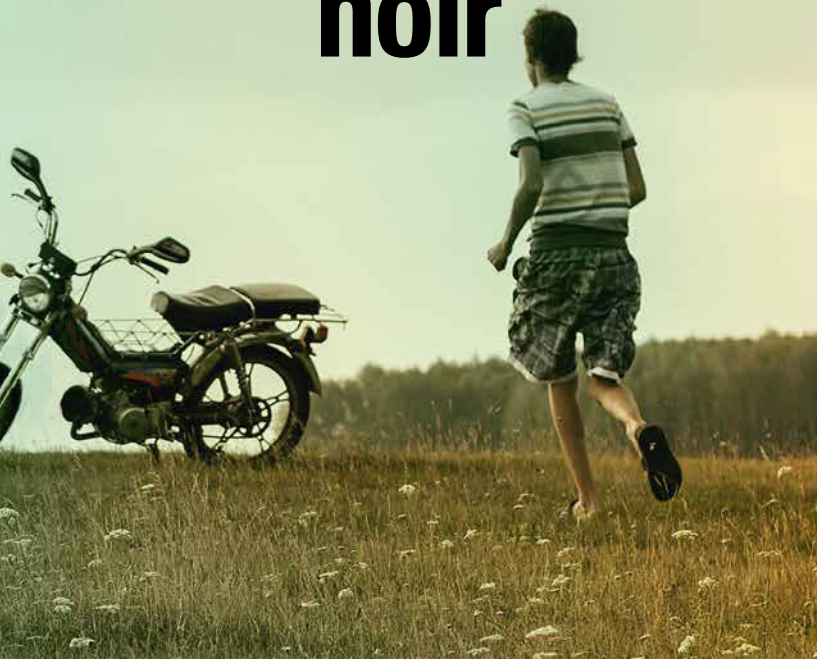


folio
POLICIER

BENOÎT MINVILLE

Rural noir



FOLIO POLICIER

Benoît Minville

Rural noir

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2016.

*Couverture : D'après photo © Aliyev Alexei Sergeevich /
Getty Images.*

Benoît Minville est né en 1978 à Paris et vit à Sartrouville (Yvelines). Il doit à sa mère, libraire, de lui avoir inoculé le doux virus : entré en librairie pour un été, il y est toujours, quinze ans plus tard. Libraire mordue d'échanges et de conseils, lecteur passionné de tout livre qui transporte une énergie (de Larry Brown à Benjamin Whitmer, de James Ellroy à Joe R. Lansdale, de DOA à Don Winslow), son amour de la culture est sans limites, « encre » jusqu'au bout des bras. Après des ouvrages pour adolescents et jeunes adultes publiés aux Éditions Sarbacane, *Rural noir* est son premier roman à paraître en Folio Policier.

À mes parents, à mon frère, à ma femme.

Prologue

L'intro au tapping de « Thunderstruck » d'AC/DC chatouille nos entrailles et monte en nous.

Ce soir on est les rois. Cette nuit d'été est à nous. On se rabâche cet hymne depuis des semaines et à chaque fois c'est la plus grande découverte de l'histoire de la musique. Notre vieille grange nous protège de l'orage de fin du monde qui rôde. On transpire la joie, le rock'n'roll et l'amitié. On est plus grands que King Kong, plus heureux qu'une colonie de milliardaires, plus sauvages qu'une horde de hors-la-loi.

Les vacances sont là, attendues avec plus de ferveur que le premier baiser que je traque depuis peu.

Les vacances dans notre chez-nous ; un été à parcourir notre paradis tout vert. Un quotidien à réinventer. La vraie joie d'exister et de grandir ensemble.

Nous quatre.

Je les regarde, mes potes, si fier de les connaître.

On n'entend même pas l'eau qui dévale des nuages ni le tonnerre qu'on aura oublié demain matin, trop occupés à rire, accompagnés de nos quelques trésors pour honorer l'été : deux canettes de bière, piquées à

mon père. Une clope aussi. Merde, presque quatorze ans après tout. Et de la bouffe, on a pillé nos frigos de tout ce qui est gras et peut se manger entre deux tranches de pain.

Et cette musique envoûtante : quand ce ne sera plus AC/DC, y aura bien Black Sabbath ou Led Zep pour assurer le coup.

Je les regarde, mes potes :

Chris, mon petit frère, les genoux esquinés par sa dernière gamelle à vélo, imite si mal Angus Young qu'on se pissera bientôt dessus, il se dandine et Vlad l'attire vers lui en passant son bras autour de son cou. Vlad, c'est mon meilleur pote. Il a déjà ouvert la deuxième bière. Il se marre, n'arrête pas de triturer sa boucle d'oreille. Julie l'a percée à l'épingle de nourrice.

Il rigole, planté dans son débardeur cradingue, pogote avec Chris.

Ses yeux sont parfois perdus dans ceux de Julie. Devant les marques de sa dernière baston au collège, elle l'interpelle :

— Qu'est-ce qui t'est encore arrivé, à toi ?

Il lui adresse un clin d'œil, vide une lampée bien sentie et rote.

La belle fait la moue, boit son Coca et lui répond en rotant encore plus fort.

Pas facile d'être la seule fille du groupe... Pour elle, si.

— Mouais... Comme dit ma mère, les garçons seront toujours des garçons...

Je souris. J'attends avec impatience qu'on aille à la rivière, histoire de voir à quel point elle a changé.

Julie se met à danser, ses grandes dents blanches mordent une cigarette éteinte.

Et moi, je suis avec eux. C'est ça la « vie en grand ».

J'adore les regarder, des fois je passerais des heures à observer le caractère de cochon de mon petit frère se frotter à l'ironie cinglante de Vlad.

On se marre comme des loutres dans la chaleur étouffante de notre repaire. Nos vieux sont loin, on a eu notre habituel couvre-feu mais on l'ignore. Tout notre QG vibre au son de l'alchimie de notre amitié et de cette musique.

— On fait quoi demain, les mecs ? demande Julie.

— Vélo, baignade, pêche, on s'en fout, on fait ce qu'on veut, l'été est à nous, scande Vlad.

Tout ce qu'il fait déjà quand il ne va pas en cours. En plus de jouer les caïds contre d'autres bandes.

— Profiter ! reprend-il. Si Rom veut mettre sa langue dans la grosse bouche de ma cousine, qu'il se fasse plaisir. Si on veut faire des siestes jusqu'au soir adossés à des bottes de paille, on le fera. Je vous le dis, le gang : on est libres.

Je grimace. Julie éclate de rire. Chris est ailleurs.

Il a raison : c'est maintenant qu'on va vivre. Ensemble.

*

Tout était né dans les jours qui suivirent cette parade de sourires grisés par l'alcool et l'amitié.

L'innocence serait fauchée durant cet été-là.

Présent...

Romain allait bientôt arriver à l'arrêt de bus de Tamnay-en-Bazois.

Les paysages familiers avaient défilé depuis la gare de Nevers sur cette route empruntée mille fois.

Paysages ruraux baignés dans le calme de la fin d'après-midi.

Dix ans qu'il était parti.

Il fut tout de suite assailli de souvenirs.

Il balança son sac sur son épaule, respira profondément.

Le car reprit sa marche. En ligne de mire, il eut cette vision de la commune figée dans le calme. Le bourg fendu en deux par l'asphalte s'étendait des deux côtés de la départementale et se mêlait à la nature.

Rien n'avait changé :

À côté de la vieille gare de treillage, la sellerie abandonnée était gagnée par la rouille et son toit en ardoise menaçait de s'effondrer. Deux poteries construites dans d'anciens corps de ferme étaient ouvertes. Une seule voiture était garée sur les places

de stationnement. Il traversa la voie de chemin de fer désaffectée qui leur avait si souvent servi à partir en virée et à rentrer chez eux, à son frère et lui. Plus bas, le lavoir était toujours fleuri, à quelques mètres de l'auberge des parents de Vlad, aujourd'hui fermée.

Il remarqua qu'un café sur les trois existants avait survécu.

Monopole des gosiers et de l'animation locale. Un écriteau « Bienvenue » avec sa peinture écaillée invitait à pousser la porte et à affronter les regards des enracinés.

À deux pas, le cellier encore en activité, celui où il allait toujours chercher le vin de table du père, tout en s'octroyant une ou deux gorgées.

Un tracteur passa à ses côtés et, dans un réflexe conditionné, il le salua d'une main levée. Il se savait déjà sous le regard de quelques habitants cachés derrière leurs rideaux. Impossible pour eux de reconnaître dans cet homme aux cheveux ras, vêtu de jean des pieds à la tête, le jeune Romain « de Mouligny », le gamin qui vivait sourire aux lèvres dès qu'il n'était pas obligé de rester assis dans une salle de classe.

Avant de retrouver son frère, il décida d'arpenter le village. Il découvrit les points de chute du gang : la petite place du marché entourée de bâtisses baignées dans le calme, avec sa cabine téléphonique. De là, il avança le long de la rivière, mains dans les poches. Le niveau était bas, de quoi passer des heures la ligne dans l'eau sans la moindre touche. Un hiver de grand froid, ils s'étaient amusés à patiner dessus.

Le clapotis était reposant. Un vol de tourterelles

quitta un bosquet derrière lequel s'élançait un champ occupé par un troupeau de charolais.

Pas mal de panneaux «À vendre», des volets clos.

Il eut alors ce sentiment de se sentir à nouveau chez lui.

On était fin octobre et une armada de nuages barriquadait le ciel.

Il passa devant la bifurcation de la route où un panneau annonçait : «Moulligny, 0,9 km», le lieu-dit témoin de son enfance et de sa jeunesse, et continua pour remonter la route principale.

Il pensa à Chris, ce petit frère casse-cou, devenu très jeune fana de commando, de tir et d'images des élites militaires, en froid avec une certaine autorité. Pas vraiment turbulent mais peu intéressé par quoi que ce soit, il inquiétait leurs parents qui se demandaient quelle voie il allait pouvoir prendre.

Ils étaient morts dans un accident de la route par une nuit de verglas.

Romain, vingt ans à peine, avait alors tout abandonné trois mois après, quitté la France, et laissé son cadet pas encore majeur avec les responsabilités et son chagrin.

Le jour de ses dix-huit ans, Chris avait fait son choix : il s'était engagé dans l'armée. Fier de servir sous les drapeaux.

Ne plus jouer à la guerre, mais la faire.

Il avait été mobilisé en première ligne.

Après qu'il l'eut appris, et pendant toutes ces années de distance, Romain avait vécu avec la peur de le perdre lui aussi. Mais jamais il n'était revenu.

Depuis sa jeune retraite, Chris s'était reconverti en

potier local. L'atelier était situé à côté de l'ancienne gare.

Le bruit des graviers devait l'avoir averti de l'arrivée d'un visiteur.

La petite clochette tinta et rappela à Romain celle de l'épicerie où les mains fourchaient souvent vers le bac à bonbons.

Personne pour accueillir le frère prodigue expatrié quand il découvrit une pièce rustique où trônaient des poteries.

Chris avait repris le flammé morvandiau, Romain fut impressionné par la qualité de son travail.

Une porte menait à un atelier.

Il était là. De dos. Concentré sur sa tâche. Romain fendit sa bouche d'un rictus amusé.

— Bonjour ! Je viens de trouver une paire de testicules rangée dans l'entrée, je voulais savoir si c'était à vous ?

Chris se dressa. Son large dos put enfin se libérer de la concentration imposée par l'exercice.

Romain enfonça le clou :

— Hé, Demi Moore ! T'inquiète pas : à continuer de tripoter de l'argile comme ça, tu vas finir par le retrouver, Patrick Swayze.

Il se retourna, le visage éclairé par son sourire le plus sincère.

— Putain, venant d'un mec qui nous bassinait pour regarder *Dirty Dancing* et qui mettait ça sur le dos de Julie, ça me fait bien rire.

Le même : grand, robuste, petit frère, mais il fallait le savoir. Chris avait simplement deux rides de moins et beaucoup d'heures de musculation en plus.

Sa coupe réglementaire de l'armée était loin, et sa brosse enfantine davantage.

De longs cheveux noirs et raides encadraient son visage marqué et camouflé derrière une barbe drue.

Ses yeux bleus perçants rappelèrent à son frère leur complicité.

Il portait une chemise à carreaux rouges et noirs en flanelle et un jean sali par l'argile.

L'accolade fut brève mais intense. Trop rare.

— Bienvenue chez nous.

— Tu m'as manqué, petit frère.

— Pourquoi tu ne m'as pas prévenu ? J'aurais changé les draps de ton lit, un de mes chiens passe sa vie à chier dedans.

— *Surprise*. J'ai mis personne au courant, je voulais voir si tu te souviendrais de ma tronche.

— Toujours aussi drôle à ce que je vois.

Il prit deux bières d'un pack déjà entamé près de son bureau. Ils trinquèrent les yeux dans les yeux.

Bière tiède à dix-huit heures. Retour immédiat à l'adolescence.

— Les affaires, ça roule ?

Chris vida sa bière.

— Je me plains pas. Ça me suffit. Avec la départementale, y a un peu de passage, je fais deux cuissons par semaine. J'entretiens la maison, j'ai toujours le potager, le poulailler, et comme j'aime les œufs et le poulet... J'ai pas besoin de carte Pass. Et toi alors ? Dix ans... T'as trouvé ce que tu cherchais ?

— Commence pas.

— Y a pas prescription pourtant...

— Tu sais très bien pourquoi je suis parti. J'en suis pas plus fier qu'avant.

Chris s'essuya le menton d'un revers de manche.

— Les parents sont morts, t'as jamais été foutu de te satisfaire de ce que t'avais. Tu nous as plantés. Je continue ?

— Moi aussi je suis content de te revoir.

Chris renifla, avala une gorgée et lâcha sur un ton lapidaire :

— Alors, tu l'as visité le monde ?

— Je te raconterai.

— Et pourquoi tu reviens ?

— J'étais au Portugal. J'arrivais plus à joindre les deux bouts. Et j'avais envie de revenir en France, ici, chez nous...

Il changea subitement de ton, demanda :

— Et comment vont les autres ?

L'évocation du gang les fit sourire. Ils sortirent et Chris ferma son échoppe.

— Écoute, dans l'ensemble ça roule. Je vois beaucoup Julie, Vlad un peu moins.

Ils remontèrent l'allée qui longeait la gare de treillage et arrivèrent au vieux pick-up de Chris, couleur boue. Le père lui avait offert le Nissan d'occasion pour ses seize ans en lui promettant qu'il lui donnerait les clés le jour de sa majorité s'il décrochait son bac pro.

— Julie, ça va ?

— Elle est passée chef de service à l'hôpital de Decize.

— Ça ne m'étonne pas...

Ils claquèrent les portières en chœur, Chris s'aluma une cigarette.

S'ils avaient tous été des gamins faciles, l'adolescence, elle, les avait parfois amenés sur des chemins de traverse mais jamais bien loin, grâce aux coups de semonce du père, craint et respecté, et aux regards accusateurs de la mère. « *Tout se sait chez nous, tenez-vous à carreau.* » Fratrie unie.

— Et toi, toutes ces... guerres ? Je pensais à toi tous les jours.

— Merci. Fallait bien que quelqu'un s'y colle.

— Pourquoi t'as pas prolongé ?

Mâchoire comprimée sur le filtre, mains nouées au volant.

Retour au silence.

Ils prirent l'embranchement à l'angle du cellier, roulèrent au pas devant l'église de leurs baptêmes, puis la vieille école depuis longtemps reconverte en salle des fêtes. Le champ de foire à côté de la mairie.

Il repensa à leurs parties interminables, mais aussi à l'internat, pour essayer de ne pas tripler la seconde, aux rares sorties, l'isolement dans leur campagne. De longs après-midi à ne rien faire.

Ils passèrent devant le cimetière, partagèrent un regard.

— J'irai demain matin...

Chris approuva. Ils entrèrent dans Mouligny : vingt-cinq habitants une fois l'été terminé.

Le vieil Armand, patriarche local, était toujours là où l'on avait l'habitude de le voir. Marié au portail de sa vieille maison familiale, il guettait les rares passages d'un regard plissé.